

LES GUARAUNOS ET LE DELTA DE L'ORÉNOQUE

PAR LE D^r LOUIS PLASSARD

Vice-consul de France à Ciudad-Bolivar (Vénézuéla).



81.189 I B.462

N'est-ce pas un sentiment bien naturel chez l'homme, que ce désir qui le pousse à la recherche de l'origine de l'humanité, à étudier ses premiers pas sur la terre et à tâcher de jeter quelque jour sur les temps ténébreux de son berceau ?

J'apporte ma part de coopération à la grande œuvre ethnographique, et, comme il n'y a si petite chose au monde qui n'ait sa valeur, si on sait l'employer, j'espère que mon grain de sable pourra être utile à cette importante étude. Ce n'est pas tout à fait ma faute si la valeur des recherches que j'offre est si faible; j'ai dû puiser dans le milieu qui m'entourait. J'ai été jeté par les circonstances au milieu de contrées presque vierges encore, où la nature est exubérante en phénomènes physiques, mais très-pauvre en éléments ethnographiques anciens.

Dans ces contrées, autour desquelles l'Orénoque se déroule comme un long ruban, je n'ai pas l'intention de m'occuper des habitants plus ou moins civilisés, descendants des conquérants espagnols. Les habitants primitifs, les Indiens, ces anciens propriétaires du sol américain, ces aborigènes tant maltraités par des conquérants impitoyables, seront l'objet de mes recherches, et, parmi les races nombreuses qui peuplent ces vastes contrées, je n'en choisirai qu'une, la plus oubliée d'entre elles, comme but de mes investigations.

Mais, avant d'aller plus loin, je ferai observer que la division des races ou tribus indiennes qui peuplent la par-

tie sud du grand bassin de l'Orénoque et le petit bassin du Cuyuni, dépendance de celui de l'Essequibo, a été très-mal faite. Les travaux du missionnaire espagnol Antonio Caulin, et ceux de Humboldt, de Schomburgk et de Codazzi laissent encore beaucoup à désirer. Toutefois on peut admettre comme existant vers la partie inférieure et orientale de ces bassins, les tribus suivantes : celle des Guai-cas, entre le Caroni et le Cuyuni; celle des Guayanos, sur le Caroni; celle des Parinacotas, sur la même rivière; celle des Panacuyes, à Guasipati, vers le nord-ouest du bassin du Cuyuni, et celle des Guaraunos, dans le delta de l'Orénoque.

On a voulu donner comme une tribu distincte les Mariusas, qui habitent la partie inférieure du delta, en face du canal de la Trinité; mais, chez les Mariusas, le langage, les traits et les coutumes, tout est guarauno.

Je ne veux m'occuper ici que des Guaraunos. Fuyant la civilisation et les sujets rebattus, je choisis pour centre de mes observations le grand delta de l'Orénoque, ce triangle immense jeté comme un éventail entre le 8° et le 10° degré de latitude, qui commence à s'ouvrir à quelques kilomètres au-dessous du village de Barrancas et va épanouir la vaste demi-circonférence de ses bouches dans le golfe Triste et dans l'Atlantique, sur une étendue que Humboldt porte à 45 lieues marines. Je m'installe dans ce delta, couvert de belles forêts et divisé par mille canaux en îles sans nombre; j'y suspends mon hamac, et, sûr de n'être pas dérangé dans mes méditations, j'attends, je regarde et j'écoute.

Je n'ai là pour témoins de mes recherches et de mes pensées que les alouates (*Stentor seniculus*), sautant à mon approche de branche en branche et d'arbre en arbre, et s'arrêtant de temps à autre pour étonner mon oreille d'un concert étrange et formidable; — que les perroquets babillards, qui, réunis par milliers vers le soir, et tour-

noyant incertains des arbres où ils se percheront, assourdissent le voyageur de leur bruyant caquetage ; — une variété infinie d'autres oiseaux au brillant plumage, comme les troupiales et les colibris, et au chant étrange, comme le campanero (sonneur) ; — des papillons aux couleurs variées ; — des myriades d'insectes s'agitant dans le vieux bois. J'aspirerai, en glissant sur l'eau paisible, les senteurs exhalées dans cette atmosphère embaumée par les sassafras, les tacahamacas, les diverses mimosées, et, entraîné par toutes ces influences sublimes de la nature à de douces méditations, je me bercerais mollement, en considérant et en étudiant la vie solitaire et tranquille des habitants de ces humides forêts, les Indiens Waraus, ou Uaraus, ou Guaraunos, les descendants des Tinivitivas et des Waraweties, que sir Walter Raleigh trouva dans cette région vers la fin du xvi^e siècle.

Voyez cette *guajibaca* (pirogue) (1), longue, étroite et frêle embarcation, qui glisse sans bruit sur l'eau du canal, à l'ombre des arbres majestueux qui en ornent les rives... Cette pirogue est montée par une famille de Guaraunos ; c'est la patrie et la maison ambulante de la famille : tout s'y trouve, le père, la mère et les enfants, et puis, sur l'avant de la pirogue, immobile et placé comme une sentinelle, le chien assis qui regarde couler l'eau. Dans le fond se trouvent, pêle-mêle, les ustensiles de ménage : des vases en terre et desalebasses, et les instruments de chasse et de pêche, des lignes, des arcs, des flèches, et les provisions de bouche, telles que le tégué et le yuruma. Lorsque la famille est nombreuse, ou lorsque c'est une tribu qui émigre, plusieurs guajibacas s'avancent ensemble, l'une à la suite

(1) *Guajibaca*, nom guarauno de la pirogue ; *curiara* ou *concha* en espagnol. Ces pirogues sont tirées de toute pièce du tronc d'un cèdre et quelquefois faites avec l'écorce épaisse d'un térébinthe. Dans ce dernier cas, l'écorce, enlevée avec soin, est ramollie dans l'eau ; on lui donne alors la forme de pirogue ; on amarre bien, puis on laisse sécher. Ces barques sont souvent élégantes et fort solides ; les bancs sont attachés avec des lianes très-fines et très-solides.

de l'autre, celle du chef formant l'avant-garde. Ils voguent ordinairement le long du rivage, et lorsqu'un navire passe, on les voit souvent se cacher dans le branchage touffu des arbres, ou s'enfoncer sans bruit dans un petit canal latéral, pour échapper à la curiosité. Il y en a parmi eux qui sont déjà habitués à voir des étrangers. Ceux-là viennent à bord pour échanger des hamacs, des calebasses, le produit de leur pêche et quelquefois des perroquets, contre des biscuits, du rhum et du tabac, dont ils sont très-avides. Ce sont de fort tristes trafiquants, ils ne savent guère compter, et ne connaissent pas la valeur réelle des choses qu'ils vendent ou qu'ils achètent : il est facile de les tromper ; mais, grâce à leur astuce naturelle, ils s'arrangent toujours de manière à faire un bon marché, à leur point de vue. Souvent ils feignent de croire que ce que vous leur présentez est un cadeau que vous leur offrez, et ils ne donnent rien en échange, si vous ne les rappelez à la raison.

Voici une légère esquisse de leur constitution physique, de leurs mœurs et de leurs coutumes.

Si l'on en croit sir Walter Raleigh, les Uraus, et, parmi eux, les Tivitivas surtout, étaient vaillants, avaient un langage digne et ferme, et leur idiome différait essentiellement de celui des tribus environnantes. L'opinion de Raleigh est de quelque poids, puisque c'est avec les Guaraunos qu'il eut à traiter ; mais il serait difficile de retrouver aujourd'hui chez ces Indiens les qualités qu'il signale. Schomburgk, en parlant des Guaraunos, dit qu'ils ont une teinte plus obscure que celle des Caraïbes, qu'ils sont industrieux, mais négligents et sales, et pour cela méprisés des autres tribus. Leur langage est aussi distinct, selon lui, et il place le plus grand nombre de ces Indiens au sud du delta, dans les bas-fonds situés entre les rivières Pomoron et Barima. Quoi qu'il en soit, on doit admettre que, depuis sir W. Raleigh, la race a pu dégénérer, comme elle a diminué en nombre.

Le Guarauno, tel que je l'ai observé, est ordinairement bien conformé, mais court de taille, gros et trapu ; il paraît jouir d'une assez bonne santé, ce qui est remarquable, vu la situation basse et l'état humide des terrains qu'il habite. La couleur de la peau du Guarauno est cuivre un peu foncé, mais il est difficile d'y trouver la teinte que signale Schomburgk. L'expression de la physionomie est commune, vulgaire, mais elle n'est pas stupide. L'examen y fait même souvent découvrir un certain air de *cautèle* assez fréquent chez les races indiennes ; la face est en général plus large que haute, mais le nez n'est pas aplati comme chez le nègre ; le front est bas et la tête couverte de cheveux lisses, bruns, abondants et fins, mais fort mal tenus : pour les graisser, ils les couvrent d'une espèce de bouillie de rocou ou de quelque autre substance rouge ; l'angle facial est au moins de 75 degrés, malgré le peu de hauteur du front en général (1). Le Guarauno est presque imberbe ; les sujets qu'on trouve parmi eux avec une barbe un peu prononcée sont à coup sûr de sang mêlé. Toutes les races indiennes ont l'habitude de peindre leur corps de diverses manières et de passer des roseaux ou d'autres objets dans les cartilages du nez, dans ceux de l'oreille et à travers les lèvres. Le Guarauno se conforme à cette règle, mais il le fait avec plus de modération que les autres tribus.

Il est astucieux, avide et rapace ; il désire tout ce qu'il voit, et cherchera à s'en emparer. Il demandera sans hésiter l'objet qui le tente ; mais, si on le lui refuse, il ne s'en montrera pas affecté et s'en ira en riant. J'ai vu souvent des Indiens, après avoir ramé pendant deux heures pour atteindre une embarcation qui passe, s'en retourner fort contents s'ils ont pu obtenir seulement un ou deux cigares. Le Guarauno, accoutumé à une existence sans besoins, est

(1) Je n'ai pas trouvé chez les Guaraunos cette coutume de quelques autres tribus de comprimer le front.

paresseux, comme l'a dit Schomburgk, et cela n'a rien de surprenant : la nature est si riche et si prodigue autour de lui, qu'il peut sans aucune peine satisfaire à tous ses besoins. La chasse et la pêche sont ses deux principales occupations : s'il s'adonne quelquefois à l'agriculture, c'est par exception. Ce n'est pas là son fort, et du reste il ne saurait y songer lorsqu'il habite des parages submergés, où il vit juché dans sa demeure aérienne.

Le Guarauno qui ne trafique pas ordinairement avec les habitants du voisinage, est nu, et n'a pour tout appareil que son buja, le guayaco (en espagnol) des autres tribus. Ce buja, qui s'attache autour de la ceinture, est fait de diverses manières : c'est tantôt un simple tissu de fil d'aloès, quelquefois même un morceau de toile étrangère, tantôt, et surtout chez les femmes, c'est un travail artistique fait avec du fil de curagua, avec des cheveux, et garni de perles ou de plumes d'oiseaux. Le Guarauno qui voit les blancs a pour vêtement un long morceau de toile bleue, qu'il drape autour de son corps ; la femme porte une tunique sans manches, attachée sur les épaules.

Je parlerai plus loin du logement des Guaraunos ; les plus civilisés ont des ajoupas un peu mieux construits que les autres, et l'on peut y trouver des provisions, c'est-à-dire des œufs, de la volaille, du poisson, des légumes et des fruits.

Les Guaraunos occupent encore aujourd'hui un assez vaste territoire ; on en rencontre depuis les environs de Carupano, sur la côte de Paria, jusque près de l'Essequibo, mais ils sont surtout concentrés dans le delta de l'Orénoque, où je connais à peu près une vingtaine de leurs tribus.

Je n'ai que des données approximatives sur le nombre des Guaraunos, que je crois pouvoir élever à 10 ou 12 000 ; d'autres en comptent 40 000, mais ce chiffre est, sans aucun doute, fort exagéré. Avant la conquête, et lorsque

Raleigh les visita, les Guaraunos formaient une nation beaucoup plus nombreuse, mais cette race tend à disparaître devant la civilisation, comme toutes les races indigènes de ces contrées.

Ils sont divisés par tribus et par familles sur la vaste superficie qu'ils occupent. Je ne sais trop jusqu'à quel point on peut donner le nom de village à la plupart de leurs établissements, dont les principaux, dans le delta, sont ceux de Zampana, de Curiapo, d'Acoïma, de Merijina, de Corocuina, d'Ataïsiguara, de Guacanoco, de Jana-joyebure, de Guayo, de Mora, de Gebucabanoco, de Guasibuchojo, d'Atoïbo, de Dijarucabanoco, d'Araguabisé, de Naïna, de Guïnigina, etc. Quelques-uns de ces villages, ceux de Merijina et de Mora, par exemple, sont bâtis sur la terre ferme ; d'autres méritent bien le nom de villages aériens qui leur a été donné ; ils sont construits de la manière suivante : les Guaraunos unissent entre eux, au moyen de traverses, les troncs de la gracieuse espèce de palmier manaca ou manicole, changés ainsi en pilotis naturels, puis ils élèvent leurs ajoupas sur ce plancher. Dans la partie inférieure du delta, où ils préfèrent habiter parce qu'ils y sont moins poursuivis par les maringouins, ils emploient ce mode de construction, pour se trouver au-dessus du niveau des marées, qui montent à 4^m,30. Dans tous les cas, la demeure du Guarauno est toujours fort simple. Quelques piliers plantés en terre supportent une toiture élégante, faite avec les feuilles du palmier timiche (iajuiqui des Guaraunos). Ces ajoupas sont ordinairement sans divisions et sans cloisons, la cuisine s'y fait à tout vent, quelquefois les huttes sont cloisonnées avec les feuilles du palmier timiche, mais elles sont généralement basses et étroites, et lorsqu'on trouve des huttes mieux construites et un village mieux ordonné, plus régulier, on peut être certain qu'il est habité par des Indiens déjà un peu civilisés. Chaque tribu a un chef, « idamo »,

qui doit être en rapport avec les autorités du pays ; mais cette dernière formalité n'est pas toujours exécutée par les tribus nomades ou perdues dans quelque partie écartée de ces bas-fonds.

II

La langue des Guaraunos est incomplète et pauvre, comme toutes les langues ont dû l'être dans leur enfance. Le guarauno du *xix^e* siècle n'est pas plus avancé que celui de l'époque de la conquête. Toutefois, cette langue possède des éléments de régularité assez remarquables. Les langues sont comme tout ce qui appartient à la nature universelle, qui ne fait jamais deux choses parfaitement identiques, malgré de trompeuses ressemblances. L'idiome des Guaraunos est assez uniforme chez les différentes tribus. Mais quelques mots sont prononcés d'une manière différente par les uns ou les autres. Ainsi « equida », qui signifie « rien », ou bien « il n'y a rien, il n'y a pas », se dit aussi « ecuya, eguida » ; « yaqueda », qui signifie « bon, bien et joli », se dit aussi « yacaeda, yacara et yagueda ». On modifie souvent la prononciation de certaines lettres. Ainsi le mot « monida », impossible, est prononcé « monira » par quelques tribus qui changent le *d* en *r*.

Cet idiome diffère radicalement de celui des races indiennes voisines. Sir W. Raleigh et Schomburgk avaient noté cette dissemblance. Au point de vue où je me suis placé dans cette étude, cette dissemblance constitue un fait trop remarquable et trop important pour que je néglige de l'appuyer de la comparaison de quelques mots guaraunos les plus usités avec ceux d'une langue voisine. Voici la liste de ces mots ; ils suffiront, je l'espère, pour faire ressortir, dans toute sa force, la différence dont j'ai parlé plus haut :

GUAÏCA OU GUAYANO.	FRANÇAIS.	GUARAUNO.
Yeï,	arbre,	daü (daou).
Inta,	bouche,	doco.
Aémé-coûn,	bras (anat.),	jara.
Equëi,	pain (toute sorte),	aru.
Ererínica,	chanter,	docotu, joa.
Isipoé,	cheveux,	jió.
Icanépè,	courir,	tijáca, jacana.
Caïpeau,	corps (anat.),	téjé.
Chivenúnta,	dormir,	uba.
Manúnca,	danser,	jojo.
Barrató,	homme,	guarao.
Voéli,	femme,	ibóma.
Apone,	feu,	jécunu.
Amanon,	fille,	tida.
Papaï,	père,	díma.
Paï,	mère,	dáni.
Ipána,	oreille,	cajóco.
Yagon,	frère,	dacobo.
Tchitané,	marcher,	cuju, naru.
Tuna,	eau, rivière,	naba, jóo.
Camet,	viande,	tóma.
Viégna,	main,	mojo.
Uta,	pied,	omu.
Itáuna,	nez,	jicarí.

Les Guaraunos n'ont pas une langue riche; leur phraséologie est des plus limitées. Ne savons-nous pas qu'il doit en être ainsi lorsqu'on se rapproche davantage de l'état naturel ?

Chez les Guaraunos, les impressions affectives ou ganglio-cérébrales qui naissent des excitations viscérales, ces tendances aveugles et instinctives, dominant avant tout; c'est l'animal qui marche, mange, boit et dort. S'il parle, son langage se limitera à l'expression fatalement nécessaire de ses besoins et de sa conservation.

Les impressions sensoriales ou physico-cérébrales, qui transforment les penchants naturels en sentiments par les idées acquises, par la connaissance du but, — et c'est là le rôle des passions et des désirs, — ces impressions sont en-

core dans l'enfance chez mes Deltaniens. Leurs appétits instinctifs sont restés à l'état d'appétits : pour en faire des sentiments, des passions, il faut le creuset de l'idée et le contact des influences sociales.... Ces leviers leur ont fait défaut.

Quant aux impressions psycho-cérébrales ou spirituelles, ces excitations naissant sous l'influence des idées, elles-mêmes filles de nos sens et du verbe, les Guaraunos n'offrent rien de ce genre. C'est un peuple philosophe à sa manière, qui ne veut pas se fatiguer, qui croit qu'il est bon de ne pas trop penser, enfin que je soupçonne fort d'avoir abusé du système naturel et d'être resté dans l'ignorance par calcul et par spéculation, car j'en ai rencontré quelques-uns chez lesquels j'ai reconnu beaucoup de sagacité, d'intelligence et de jugement.

Les Guaraunos ont peu de besoins et sont entièrement dépourvus d'ambition. La science les inquiète peu; les arts et l'industrie se bornent, chez eux, à la satisfaction des plus simples et des plus grossiers besoins... Combien de mots faut-il donc pour tourner dans un cercle étroit? Un fort petit nombre, sans doute. Leur manière de compter prouvera qu'ils se contentent de bien peu. Voici comment ils s'y prennent :

1.....	un.....	<i>jisáca.</i>	
2.....	deux.....	<i>mandámo.</i>	
3.....	trois.....	<i>dijánamo.</i>	
4.....	quatre.....	<i>crácabaya.</i>	
5.....	cinq.....	<i>mojo jabaci</i>	} une main.
		main d'un côté	
6.....	six.....	<i>mojo matána</i>	<i>jisáca.</i> main de l'autre côté un (doigt).
		id. id. deux.	
7.....	sept.....	<i>mojo matána mandámo.</i>	
		id. id. trois.	
8.....	huit.....	<i>mojo matána dijánamo.</i>	
		id. id. quatre.	
9.....	neuf.....	<i>mojo matána orácabaya.</i>	
		id. id.	

10..... dix.....	mojo deco main deux	} les deux mains.
11..... onze.....	mojo deco omu main deux, pied un	jisáca. (doigt).
12..... douze.....	mojo deco omu id. id. id.	manámo. deux (doigts).
13..... treize.....	mojo deco omu id. id. id.	dijánamo. trois (doigts).
14..... quatorze... ..	mojo deco omu id. id. id.	orácabaya. quatre (doigts).
15..... quinze.....	mojo deco omu id. id. id.	jabaci. d'un côté.
16..... seize.....	mojo deco omu id. id. id.	matána jisaca. de l'autre côté un (doigt).
17..... dix-sept....	mojo deco omu id. id. id.	matána manámo. deux (doigts).
18..... dix-huit....	mojo deco omu id. id. id.	matána dijánamo. trois (doigts).
19..... dix-neuf... ..	mojo deco omu id. id. id.	matána orácabaya. quatre (doigts).
20..... vingt.....	guarao jisáca a homme un	mojo deco omu deco. ses mains deux pieds deux.
21..... vingt et un.	guarao jisáca id. id.	daisama jisáca. d'un autre un (homme).
40..... quarante... ..	guarao manámo a hommes deux	mojo deco omu deco. leurs mains deux pieds deux.

En suivant la même marche, les Guaraunos s'en tirent comme ils peuvent avec leurs doigts et quelques cailloux ou quelques baies qui leur servent de points de repère. Ils n'ont pas, du reste, de problèmes à résoudre, ni d'équations à chercher.

Tout est si simple chez ces pauvres gens, qu'ils n'ont pas même songé à diviser l'année en mois; ils n'ont pas non plus de nom pour les jours, qu'ils comptent par les soleils. Ils ne distinguent les saisons que par la hauteur des eaux; ainsi «joo ida à ca», eau grande alors, c'est à peu près vers la fin de l'année; «joo ida à utu», «eau grande, sa moitié», correspond à juillet et août; «hina guajaa utu», «terre sèche, sa moitié», correspond à mars et un peu à février et à avril. Enfin «naju naca uca», «pluie tombe alors», correspond à mai et à juin.

Le soleil et la lune, qui jouent un rôle important dans les croyances, leur servent à marquer le temps. J'ai trouvé sur le Yuruari, à quelques kilomètres de son embouchure dans le Yuruan, des figures grossièrement taillées dans le roc, qui pourraient bien leur appartenir et qui semblent destinées à symboliser ces astres. Toute leur astronomie se borne à la connaissance des Pléiades et de la Croix du sud, qui leur servent à reconnaître les heures. Je reviendrai sur les connaissances des Guaraunos. Ce que j'ai dit suffit pour prouver combien leur phraséologique doit être limitée.

III

Le Guarauno est superstitieux, et sa superstition, comme celle de tous les peuples faibles et ignorants, est enfantine, folle et stupide tout à la fois. Il est très-difficile d'apprécier à leur juste valeur leurs idées religieuses; le peu de contact qu'ils ont eu avec les habitants civilisés de ces contrées a introduit chez eux des modifications qu'il est aujourd'hui bien difficile de distinguer.

Ils croient à un être suprême, un esprit souverain, auquel ils donnent le nom de « Gébu », esprit qui dispose toutes les choses de ce monde; mais ils admettent en outre beaucoup d'autres « Gébu », esprits bons ou méchants, qui interviennent dans leurs affaires, qui causent les maladies, la disette, l'abondance, qui sont enfin les auteurs de tout ce qui leur arrive d'heureux ou de malheureux. Ils croient aussi que l'espèce humaine a été propagée par un homme et une femme descendus du ciel. Ici le contact étranger paraît évident.

Les phénomènes naturels, tels que le tonnerre et les tremblements de terre, ont une grande influence sur l'esprit et l'imagination des peuplades ignorantes. Il est assez étrange que les Guaraunos, qui ont du reste un grand respect pour les tremblements de terre, les considèrent

comme un agent qui les fortifie, et ils aiment à les entendre et à les sentir ! Il est vrai que, n'ayant pas de maisons qui puissent s'écrouler sous les frémissements impitoyables de ces commotions et les ensevelir eux-mêmes sous leurs décombres, ils n'ont guère à en souffrir, et ils les laissent passer, fort tranquillement couchés dans leurs « ja », hamacs.

Les Guaraunos ont des cérémonies religieuses, si l'on peut donner ce nom aux grimaces de leurs prêtres. Ceux-ci, qu'ils appellent « guicidatu », sont tout à la fois prêtres, médecins et sorciers. Ils sont choisis parmi les lettrés de la tribu ; peut-être sera-ce le plus intrigant et le plus adroit ; mais il doit avoir un certain âge pour en imposer davantage. Chaque cérémonie a pour objet une demande ou une action de grâces ; ils ont une cérémonie pour les tempêtes, ils en ont une pour l'abondance, une pour la disette, une pour les maladies, une pour la guérison, la pêche, la chasse, et tous les autres besoins ou désirs ne sont pas non plus oubliés.

Dans ces cérémonies, ils offrent aux esprits les prémices de tout ce qu'ils récoltent, de leur pêche et de leur chasse, en accompagnant l'offrande d'une musique triste et lente, de chants monotones et de gestes ridicules. Voici comment ils procèdent à une cérémonie.

Toute la tribu est en habits de fête, c'est-à-dire la tête ornée de plumes, les oreilles, le nez et les lèvres garnis de roseaux, les bras ornés de bracelets de curagua ou de cheveux garnis de grains rouges ou blancs ; les mollets, près du genou, et la jambe au-dessus de la cheville, aussi serrés dans des bracelets de la même espèce ; la ceinture garnie de son buja, le reste du corps nu, mais artistement bariolé de lignes rouges et bleues : c'est là la grande tenue ; mais elle n'est pas obligée, et j'ai vu des cérémonies où régnait beaucoup de négligé. Lorsque tout est prêt, le guicidatu, marchant en tête, fait placer sur le lieu

désigné pour l'offrande les vivres, les boissons et les autres objets qui la constituent.

Il s'assied alors sur un escabeau et fume un cigare ; puis prend une *maraca* (instrument de musique), qu'il fait tourner d'une certaine façon en entonnant un chant dont l'objet est d'inviter l'esprit, le *Gébu*, à se présenter et à recevoir et à goûter tout ce qu'on a préparé. Le chant fini, il élève la *maraca* aussi haut que son bras le lui permet, en la faisant trembloter et sonner de toute sa force. Pendant tout ceci, les spectateurs se tiennent dans le plus religieux silence. Le *guicidatu* abaisse alors peu à peu le bras et la *maraca*, en diminuant la force du bruit et du chant, jusqu'à ce qu'il l'ait rapprochée de sa bouche, avec laquelle il a l'air d'aspirer quelque chose par les quatre fentes en croix qui sont pratiquées sur l'instrument. Il cesse alors entièrement de chanter et de faire sonner la *maraca* ; mais, la tenant toujours devant sa bouche, il feint une voix étrange, peu intelligible, quoique très-posée. Cette voix est celle de l'esprit, qui annonce son arrivée et demande pourquoi on l'a appelé. Le *guicidatu* salue alors poliment l'esprit, lui explique le motif de l'offrande et le prie de lui être propice.

La présentation de l'offrande a ensuite lieu avec force révérences, salutations et pantomimes diverses. Le *Gébu* accepte l'offrande et déclare, dans un discours écouté avec la plus grande attention, qu'il est satisfait, très-satisfait. Alors le *guicidatu* recommence son chant, et le bruit des *maracas* des assistants accompagne celui de la sienne. Le moment est venu d'adresser des pétitions à l'esprit, et on ne les ménage pas ; elles pleuvent. Le *Gébu*, en personnage prudent, promet de s'occuper de leurs sollicitations, mais il se garde bien de donner trop d'espoir. Les *maracas* résonnent une dernière fois et l'on entonne le chant d'adieu : le *Gébu* a disparu ! Les assistants mangent ensuite les provisions, boivent les liqueurs

et se grisent ordinairement; puis ils emportent ce qui reste de l'orgie, laissant cependant la meilleure part au *guicidatu*.

Telle est, en somme, une cérémonie religieuse chez les Guaraunos; je dois ajouter que je n'ai jamais vu parmi eux aucun objet annonçant une tendance au fétichisme. Est-ce sagesse ou indifférence?

Les Guarannos, comme tous les autres types indiens qui habitent la Guyane, ne paraissent pas très-sociables; ils ne forment que de petits établissements, que des villages, de quelques huttes seulement. Ils émigrent avec la plus grande facilité; il y en a même qui sont tout à fait nomades et qui passent leur vie dans leurs pirogues, courant d'un lieu à un autre. Il est vrai que la nature des lieux qu'ils habitent dans le delta, lieux bas, humides et souvent submergés, les oblige bien un peu à ce genre de vie. Tout porte à croire, cependant, qu'il n'en était pas ainsi avant la conquête, et qu'ils avaient de grands villages et une organisation sociale meilleure: les récits de Raleigh semblent prouver qu'ils formaient encore de son temps une nation assez compacte.

Au reste, toutes les tribus indiennes qui ont été en contact avec les conquérants sont dans le même cas, et pour trouver des tribus encore intactes, peut-être, il faudra aller les chercher bien avant dans l'intérieur de la Guyane vénézuélienne, entre l'Essequibo et le Cuyuni, et entre celui-ci et le Caroni, en remontant vers les sources de ces rivières. Pendant un voyage que je fis vers les rivières Supamo, Yuruan et Cuyuni, j'eus occasion de voir quelques Indiens Cumaracotos, habitant les plaines voisines des parties supérieures du Cuyuni: ils étaient bien conformés, d'une stature au-dessus de la moyenne, et plus blancs que tous les indigènes que j'avais vus jusqu'alors. Mon interprète ne les comprenait pas, et du reste ils ne paraissaient pas fort désireux de faire connaissance avec nous.

La polygamie, qu'on retrouve presque chez toutes les peuplades sauvages, et surtout dans les pays chauds, est pratiquée par les Guaraunos ; ils ont souvent plusieurs femmes. Leurs « idamos » (chefs) usent souvent de ce privilège. Ces femmes sont désignées sous le nom générique de *tida*, qui signifie aussi fille et concubine. Les Guaraunos se marient de bonne heure ; les femmes à dix ou douze ans, et les hommes à quinze ans. Une jeune fille est souvent promise ou fiancée dès l'âge de quatre à cinq ans, et, ceci est digne d'être noté, le futur, souvent homme mûr, reçoit chez lui celle qui doit un jour lui appartenir, et la respecte jusqu'à l'âge de la puberté.

Les femmes accouchent ordinairement dans une hutte séparée. L'accouchée reçoit elle-même son enfant, puis appelle sa mère, qui lui aide à couper le cordon, va laver l'enfant dans la rivière et le lui rapporte ensuite sans autre cérémonie. La femme qui est en couches est considérée comme impure par les Guaraunos : il en est de même de celle qui a ses règles, et qui passe cette période dans une cabane à part, où on lui porte tout ce dont elle a besoin. N'est-ce pas là une singulière analogie avec la loi juive ?

Lorsqu'un Guarauno tombe malade, le guicidatu l'assiste. La médication se compose de quelques simples, mais surtout de prières, de manipulations, d'insufflations, de cris et même de musique. J'ai assisté, entre neuf et dix heures du soir, par une belle nuit de janvier, près du canal (*caño*) d'Imataca, à l'une de ces scènes médicales autour d'un malade, qui, suivant toute apparence, était en grand danger. Du haut de la hune où je m'étais blotti, je voyais, à soixante pas de moi, au milieu d'une clairière de forêt, une quinzaine d'Indiens, des deux sexes, occupés autour du malade. La pantomime, les plaintes, les cris, les hurlements mêmes, enfin toutes les cérémonies burlesques de ces Indiens et de leur guicidatu, avaient quelque chose de si étrange et de si grotesquement solennel, que je

n'oublierai jamais les détails de cette scène nocturne.

Lorsqu'un Guarauno meurt, il est sûr d'être beaucoup pleuré; c'est la coutume : des cris lugubres, une musique triste, lente et monotone, sont les signes apparents de la douleur. Le plus proche parent se coupe la pointe des cheveux. On fait ensuite un trou en terre pour y déposer le mort, et si c'est un endroit submergé, on pratique un trou dans un arbre, on y met le cadavre et l'on bouche ensuite le trou avec soin. Quelquefois on place le mort sur une *tarima* (échafaud fait avec des bambous); d'autres fois on le roule dans son *jà* (hamac), et on le laisse se dessécher à l'air. Lorsque plusieurs Indiens meurent dans le même endroit, la tribu émigre ordinairement : le *Gébu* méchant a maudit la place !

Émigrer, parcourir les divers canaux du delta dans sa pirogue, poussé par sa nature capricieuse, ou forcé par les nécessités de la saison, par la hauteur des eaux qui règlent les chances de la pêche et de la chasse, tout cela est très-facile pour ce nomade aquatique, qui, ainsi que je l'ai dit, porte si aisément avec lui tout ce qui lui est cher, tout ce qui l'intéresse. Qu'abandonne-t-il, en effet, dans sa hutte sur le sol ou dans sa cabane aérienne ? Rien, que quelques poteaux et quelques feuilles de palmier. On a d'ailleurs si vite bâti un toit protecteur contre la pluie et le soleil, dans un pays aussi riche en végétation que le delta ! On a bientôt fait d'accrocher un hamac au tronc de deux arbres voisins. A quoi bon des palais, là où la nature est si bienveillante pour l'homme ? Pendant que je trace ces quelques lignes, un Guarauno aura fait sa hutte et s'y sera installé. J'ai souvent passé la nuit sous ces toits bâtis en une heure, et je vous assure qu'on y dort fort bien.

Lorsque des Guaraunos sont réunis en tribu sur un point quelconque, l'homme s'occupe des affaires extérieures, il chasse, il pêche ou cultive son « *dajucaba* » (champ), s'il est agriculteur, ce qui est rare ; souvent aussi il tisse un

hamac (ce qui est plutôt le lot de la femme), ou bien il fait et arrange ses instruments de chasse et de pêche. Pendant que le Guarauno, tranquillement assis dans sa pirogue, attend, au détour d'un canal, que le poisson morde à l'hameçon, ou pendant qu'il poursuit, la sarbacane ou la flèche à la main, les iguanes perchés sur les mimosées, la femme reste à la maison, où elle se livre aux soins du ménage ; elle prépare les repas, râpe la racine du manioc pour faire le pain appelé casave en espagnol, confectionne le yuruma, qui est une autre sorte de pain, pile et passe les bananes (buratana), avec lesquelles elle obtient un liquide épais, sorte de boisson alimentaire fort agréable. Elle file aussi le coton, dont elle tisse les hamacs. Enfin elle prend soin des enfants trop jeunes encore pour suivre leur père.

Lorsque les Guaraunos voyagent par terre, chose qui ne leur va guère, les rôles sont un peu intervertis : c'est ordinairement la femme qui porte ce qu'il y a de plus lourd et de plus embarrassant ; l'homme ne se charge que de ses armes. Comme tous les autres Indiens, ces sauvages ne marchent jamais plusieurs de front, mais à la file.

Les tribus qui habitent la partie sud du delta ont la réputation de faire de ces excellentes pirogues dont j'ai parlé, et ces pirogues, qui ont quelquefois de 40 à 50 pieds de longueur, sont vendues aux colons de Démérari.

Je ne passerai pas sous silence un sentiment de pudeur louable qui anime le Guarauno. Quoiqu'il n'ait pas d'autre costume que son *buja*, lorsqu'il n'est pas sous l'influence de la civilisation, ainsi que je l'ai fait observer, il n'en a pas moins horreur de toute peinture obscène. Rien ne le choque plus que la représentation des organes sexuels, de ceux de la femme surtout : il prétend que l'homme, ayant été conçu par la femme, doit vénérer ces parties, qui sont la figure de la mère qui lui a donné le jour.

Le Guarauno aime beaucoup les fêtes et la danse, mais sa danse est compassée, monotone et sans caractère.

Il l'exécute au son d'un roseau percé en forme de petite flûte, *ésémoë*, ou du *guara*, instrument en bois creux, ayant un peu la forme d'un long porte-voix ; il y joint quelquefois une longue planche sur laquelle il tend en général deux cordes qui rendent un son sourd et sans harmonie. Mais l'instrument indispensable et le plus usité en toutes circonstances, c'est la « maraca » ; c'est l'instrument général, et c'est aussi le plus bruyant et le moins harmonieux. Figurez-vous une petitealebasse ovale, pleine de gros grains de sable, de pois secs ou de baies, et traversée par une baguette qui sert de manche et qu'on secoue en cadence avec plus ou moins de force pour accompagner le chant ou d'autres instruments, et vous aurez la « maraca », qui quelquefois porte en outre une ouverture en croix.

Leurs fêtes sont, en général, accompagnées de cérémonies religieuses, plus ou moins semblables à celle que j'ai décrite.

Les sacrifices sanglants répugnent aux Guaraunos ; ils n'en offrent jamais à leurs *Gébus* ; c'est encore là un caractère qui les distingue de beaucoup d'autres races indiennes ; mais leurs fêtes sont toujours accompagnées de luttes et d'exercices : c'est à qui lancera avec plus de précision la pointe de « macada » au moyen de la sarbacane, ou la flèche avec l'arc (*yatabu*). Ils luttent aussi corps à corps, mais ils doivent éviter de se faire aucun mal. Ils se servent enfin des feuilles du mauritia pour se pousser et se repousser à la manière de nos joueurs sur l'eau.

L'esclavage est inconnu chez les Guaraunos, et rien ne m'a fait supposer qu'il n'en ait pas toujours été ainsi. Le chef de la tribu jouit d'une autorité assez étendue et toujours respectée ; le chef de la famille a un pouvoir absolu, tempéré par le caractère et les mœurs de cette race.

Lorsque vous arrivez dans une petite tribu de Guaran-

nos, aux huttes assez rapprochées, basses, sans murs ni cloisons, et simplement couvertes, comme je l'ai dit, de feuilles de palmier, vous trouverez ordinairement les femmes seules avec leurs enfants : les hommes sont dans leurs pirogues ou dans leurs *dajucabas* (champs cultivés). Si la vue des étrangers n'est pas une nouveauté pour les habitantes, vous entendez aussitôt un caquetage féminin étrange, un concert étourdissant de voix. Elles vous entourent ; toutes veulent parler à la fois, et vous ne savez à qui vous adresser. Elles s'inquiètent peu si vous les comprenez ou non ; elles parlent à en perdre haleine. Si elles ont deviné ou si elles ont vu que vous avez du tabac, des cigares ou de la verroterie..., oh ! alors gare à vous, elles vous assailliront de leurs demandes importunes ; elles vous présenteront toutes à la fois ce qu'elles possèdent, des bananes, des calebasses, des œufs, des fruits, et chercheront à obtenir un échange qui soit en leur faveur.

Si vous abordez chez une tribu peu habituée à la visite des étrangers, la scène change entièrement ; les habitants se tiendront sur la réserve et vous montreront une grande méfiance, vous obtiendrez difficilement quelque chose d'eux, souvent même ils auront abandonné leurs huttes pour se cacher dans les bois s'ils ont eu connaissance de votre approche.

Dans tous les cas, lorsque les hommes sont présents, c'est à eux qu'il faudra vous adresser ; les femmes, ces babillardes assourdissantes de tout à l'heure, regardent et ne disent mot.

IV

Le Guarauno a la prétention d'être fort délicat en fait d'aliments. Certaines substances telles que l'argile, et certains animaux, tels que les fourmis et les vers, que recherchent d'autres tribus, lui répugnent. Il ne mange pas non plus le singe, dont tous les autres Indiens font leurs

délicies, et, entre nous, je suis assez de l'avis de ces derniers : un râble d'*araguato* (alouate, singe hurleur), bien rôti à point, me paraît un friand morceau. Parmi les aliments dont le Guarauno fait usage, je citerai le pain de manioc, qui, du reste, sert de nourriture à tout le monde dans ces contrées, et le yuruma, sorte de pain fait avec la farine de l'itapalme (*mauritia*), qu'on retrouve dans tous les lieux humides, depuis l'embouchure de l'Orénoque jusqu'à sa source : c'est le sagoutier de la Guyane. On fait ramollir le cœur du *mauritia* pendant quelques jours dans un trou qu'on creuse en terre, puis on en extrait une farine qu'on passe sur le feu. Ce palmier est une ressource précieuse pour le Guarauno, comme pour les autres races indiennes ; il en retire des fils pour la fabrication des hamacs ; la sève de ce palmier lui fournit un vin assez agréable ; le fruit sert à préparer une boisson acidulée, saine et rafraîchissante ; les feuilles, dont les fibres fournissent le fil, servent aussi à couvrir la cabane ; l'Indien y trouve tout à la fois un toit, son lit, son aliment et sa boisson : c'est l'arbre de vie, « *arbol de vida* », du père Gumilla.

La pêche fournit en abondance à ce peuple d'excellent poisson de toute espèce, et il chasse avec ses flèches le tapir, les deux variétés de pécari que possède le pays, l'agouti, l'iguane et quelquefois le canard, mais en général le Guarauno n'aime guère le gibier à plumes.

Lorsqu'il a un champ (*dajucaba*), il y cultive le manioc, les espèces diverses de l'igname, le gouet à grosses racines, le chou caraïbe, le gouet en arbre (*tégné*), les diverses sortes de patates, quelques arbres à fruits et quelquefois même la canne à sucre. Toutefois, c'est déjà là un commencement de civilisation auquel la majorité des Guaraunos n'est pas encore arrivée ; ils sont, je le répète, peu agriculteurs par nature, et la topographie des lieux qu'ils habitent prête peu à ce genre de travail.

Le Guarauno prépare diverses espèces de boissons plus

ou moins spiritueuses. J'ai déjà parlé du vin qu'il tire de la sève de l'itapalme ou mauritia, vin très-enivrant. Il laisse aussi quelquefois fermenter la boisson qu'il prépare avec le fruit du même palmier ; elle devient alors spiritueuse et forte, de légèrement acide et rafraîchissante qu'elle était. Il prépare avec la banane, mêlée à l'eau et passée à l'état de semi-fermentation, une boisson acidulée fort agréable et assez nourrissante. Le manioc, desséché, mâché par les jeunes filles et les femmes, et mêlé avec une certaine quantité d'eau, lui donne la *chicha*, boisson alimentaire, fermentée et assez forte, dont la salive est le levain. Cette même boisson est aussi préparée ailleurs avec le maïs et de la même manière, mais le Guarauno cultive rarement cette plante. Il prépare enfin une espèce d'hydromel avec le miel, qui est sur quelques points assez abondant, mais qu'on ne trouve plus vers les parties inférieures du delta.

Avant d'abandonner ce qui a trait aux aliments du Gaurauno, je veux raconter avec quelle adresse il chasse la tortue et le poisson. La flèche dont il se sert pour cela est un roseau de 1 mètre environ. Un petit harpon de fer est adapté à l'une des extrémités du roseau, de manière à pouvoir en être détaché facilement lorsqu'il aura pénétré dans un corps qui le retiendra, mais le harpon, en se séparant du bout du roseau, reste pourtant en communication avec lui au moyen d'une longue ficelle d'aloès (*curagua*), qui se déroule selon le besoin. Le Guarauno tire la tortue à environ 25 ou 30 pas de distance, non pas en ligne droite, comme on la tirerait avec une arme à feu, mais comme nos bombardiers tirent leurs bombes, en faisant décrire une courbe à la flèche qui arrive et tombe en tournoyant sur la tortue, dans la carapace de laquelle elle s'implante. L'animal, surpris, donne une secousse qui sépare le roseau du harpon, le roseau surnage, le fil se déroule à mesure que la tortue fuit, et, grâce à ce moyen,

l'Indien peut s'emparer du roseau, suivre la tortue, la fatiguer et l'attirer à lui pour la prendre enfin. Le Guarauno calcule aussi admirablement l'effet du milieu pour la chasse au poisson ; il est assez rare qu'il manque son coup.

J'ai bien peu de chose à dire au sujet des arts et de l'industrie chez mes trop simples sauvages. Je ne parle pas de science ; le nom de la science n'existe pas même dans la langue du Guarauno : il ne sait rien et il s'en fait gloire. Nous avons vu comment il divise les saisons, l'usage qu'il fait du Soleil, de la Lune, de la Croix du sud et des Pléiades, choses dont il avait quelque besoin pendant ses migrations à travers l'immense delta ; mais tout finit là. Il n'a pas d'écriture. Quant à sa manière de compter, il faut avoir une bonne mémoire pour s'en servir, et il est peut-être moins difficile d'être quelque peu versé dans la science même de l'arithmétique.

Le Gaurauno cultive-t-il les arts ? Sans doute. Je crois même qu'il dessine un peu. Tout au moins il est fort, à sa manière, dans la céramique ; il fait pour l'usage domestique divers vases, qui ont souvent une tournure assez pittoresque, et qui ne manquent pas de solidité.

Les Guaraunos sont musiciens, je ne saurais en douter, je les ai entendus chanter, je les ai entendus exécuter sur l'*ésémoï*, sur le *guara* (espèce de guitare à deux cordes), et sur la « maraca », des solos, des duos, et même des trios et des quatuors, dont je ne leur ai pas fait mon compliment.

L'instrument que j'ai désigné sous le nom de « guara » ou « botuto », est surtout leur instrument religieux : c'est leur serpent, dont ils tirent deux ou trois notes graves, sourdes et sans harmonie. Au reste, tous leurs tons sont lents, toutes leurs mélodies sont tristes, même celles qu'ils donnent comme des allégros, et leur musique pousse irrésistiblement au sommeil et au bâillement. Les Guaraunos

chantent, non en lançant des éclats de voix, mais à demi-voix, en prenant un air et une attitude extraordinaires, et lorsqu'ils chantent plusieurs ensemble ils se rapprochent et inclinent leurs têtes l'une vers l'autre, comme des gens qui se parlent en secret, ce qui leur donne presque l'air intéressant.

L'industrie du Guarauno se borne à la fabrication des hamacs avec les fils de diverses espèces de cactus (sabila, curagna), avec les fibres des feuilles de l'itapalme (mauritia), et quelquefois avec le fil de coton qu'ils ont préparé eux-mêmes; il creuse des « gnajibacas » ou pirogues dans le tronc de certains gros arbres (cèdre odorant, bixéi, etc.), au moyen du feu et de fort mauvais instruments, et il fait aussi ces mêmes pirogues avec l'écorce épaisse de quelque térébinthe, comme je l'ai déjà dit. Il fabrique les arcs, les flèches, les sarbacanes et autres instruments qui lui servent à la chasse et à la pêche.

J'ai parlé plus haut de son talent dans l'art céramique et de ses vases d'argile pour l'usage domestique; les autres ustensiles, dont il se sert, tels que plats, cuillers, gobelets, il les tire des diverses espèces de fruits du calabassier.

Je n'ai pas à m'occuper des vêtements du Guarauno : on sait déjà qu'il n'en use guère, et j'ai dit comment il fabrique son *buja*, le seul appareil généralement en usage. Le Guarauno est resté si près de l'état naturel, quoiqu'il ait en, depuis près de trois siècles, quelques rapports avec la civilisation du vieux monde, que j'en augure qu'il n'en sortira jamais, qu'il s'éteindra devant cette même civilisation, et qu'il disparaîtra bientôt de ce delta grandiose où je l'observe en ce moment.